

Avant que l'ordre de Malte n'ait pris nom :
LES HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM

Après avoir évoqué le sceau de l'ordre des Templiers, il était naturel de proposer aux lecteurs le sceau de l'ordre de Malte. Il s'agit en effet du grand ordre militaire et religieux des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, fondé au milieu du XII^e siècle, qui hérite les biens des Templiers après la suppression de cet ordre et qui prendra le nom de l'île où son siège sera transféré par Charles Quint. Suivant la méthode, purement objective, de description du sceau qui a été suivie jusqu'à présent, l'auteur n'a pas l'intention de dire un mot de plus sur l'histoire d'un ordre connu de tous et dont le titre complet est suffisamment évocateur : « Ordre souverain et militaire des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte ».

Les sceaux, à eux seuls, posent assez de problèmes ! Pour donner d'abord une idée du nombre des sceaux de l'ordre de Malte qui ont existé, il suffit de noter que, malgré les très nombreuses lacunes, malgré les disparitions fatales de documents au cours des siècles, demeurent encore cependant des centaines, des milliers d'exemplaires. Un livre paru à Milan en 1942 en répertorie un très grand nombre en plus de 400 pages et, sans prétendre à tous les reproduire, comporte à lui seul 445 illustrations ! Il faut préciser qu'il s'étend jusqu'à la fin du XIX^e siècle, exactement jusqu'en 1893.

Les difficultés commencent dès l'origine de l'ordre avec la multiplicité des sceaux. En effet, les grands maîtres employaient, dès le XII^e siècle, deux sceaux différents, l'un de cire, l'autre de plomb. Il est difficile de discerner la nuance qui distingue les documents scellés de l'un ou de l'autre. Le grand commandeur général d'outre-mer n'utilise que la cire au milieu du XIII^e siècle ; le grand commandeur en-deçà des mers scelle de cire verte à l'image d'un oiseau ; le maréchal, d'un cavalier armé ; l'hospitalier, d'un malade sur un lit ; le commandeur de Chypre, d'une barque sans mât et sans voile ; le commandeur d'Arménie, d'un demi-lion ; le châtelain de Margat, d'un olifant ; le

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 45, 4^e trimestre 1974, p. 112-117

châtelain du Krak, d'un château ! Et l'énumération continue avec des descriptions lapidaires, mais assez précises.

En 1278, il apparut que ni le sceau de cire, ni la bulle de plomb du grand maître ne répondaient à toutes les exigences et la création de nouveaux coins fut décidée au chapitre d'Acre. Il s'agissait d'une bulle commune au maître et à l'ordre, pour sceller toutes les donations, ventes ou échanges, en somme, les aliénations des biens de l'ordre. C'est cette bulle qui est précisément l'objet de notre étude et, sans espérer résoudre toutes les énigmes qu'elle pose, il faut présenter les diverses hypothèses et laisser le lecteur libre de trouver la solution, en l'aidant peut-être un peu, mais surtout par l'impartialité de l'exposé.

Au droit, sept personnages, sans doute les prieurs des sept langues : Italie, Provence, Auvergne, France, Castille, Angleterre, Allemagne, sont agenouillés devant une croix à double traverse. L'identité de cette croix, s'il en était besoin, est attestée par les lettres *alpha* et *omega* qui la flanquent. C'est la croix découverte par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, qui, malgré les épreuves d'un long séjour en terre, avait conservé le *titulus*, l'inscription trilingue, abrégée communément par les lettres INRI. Les reliquaires les plus anciens destinés à contenir des reliques insignes de la vraie croix affectaient la forme de la croix à double traverse. Un reliquaire de ce type se trouvait à Angers, dans les trésors des ducs d'Anjou en provenance de Hongrie. Le roi René le transporta-t-il un jour à Nancy ou s'agit-il seulement d'un transfert « sentimental » à cause de son épouse, l'héritière de Lorraine ? Toujours est-il que la croix de sainte Hélène, croix de Hongrie, croix d'Anjou, devint la célèbre croix de Lorraine de nos jours. Au pied de cette croix qui avait été dressée sur le Golgotha, « crâne saint », la légende, par amour du symbolisme, voulait qu'on eût un jour découvert le crâne d'Adam. Par une lente transmutation, qui ne s'est pas toujours produite au pied des crucifix où on le voit brochant sur un sautoir de tibias, le crâne s'est transformé en lettre M gothique, puis, par jonction avec le bas de la croix, en encensoir dès la fin du XIII^e siècle.

Le revers de la bulle « commune au grand maître et au couvent » reprenait exactement la représentation du revers du grand maître seul et la mention dorsale HOSPITALIS JHERUSALEM s'accordait aussi bien avec la légende de l'une et l'autre face : X... CUSTOS ET BULLA MAGISTRI ET CONVENTUS. Un texte du XIII^e siècle, publié par Vallet de Viriville dans le *Bulletin des Antiquaires* de 1880, t. 41, dit que ce revers représentait : « un cors d'ome mort d'avant ». Et cette découverte d'importance a fait rebondir, sans les résoudre, les discussions relatives à l'interprétation de cette scène. Il ne pouvait plus, en effet, être question de confondre ce mort avec un malade et d'y voir le fameux thème du frère hospitalier penché sur le grabat. Les deux autres explications traditionnelles pouvaient, cependant, tirer l'une et l'autre de nouveaux arguments de ce texte.

Quelle est donc l'option qui nous est offerte depuis les travaux des savants diplomatistes du XVII^e siècle ? L'« homme mort d'avant » peut être soit un inconnu pauvre que la règle fait aux chevaliers un pieux devoir d'ensevelir, soit le Christ lui-même lors de son bref séjour dans le caveau neuf de Joseph d'Arimatee. Et les arguments ne manquent ni dans un sens, ni dans l'autre. Le père P.A. Paoli, par exemple, à Rome, en 1781, déploie une grande ingéniosité pour démontrer qu'il s'agit, tout simplement, d'évoquer cette dévotion particulière des hospitaliers envers les morts, qu'ils fussent des leurs ou non.

Mais, sur la bulle représentée, comme sur les revers des bulles des grands maîtres depuis Guillaume et Foulques de Villaret, l'homme mort a un nimbe autour de la tête, elle-même surmontée d'une croix pattée ; deux encensoirs sont représentés, en pleine action, semble-t-il, et, sauf si cette opinion était contradictoire avec un point de doctrine, auquel cas elle n'aurait même pas été exprimée, beaucoup pensent qu'il s'agit bien d'une vue du Saint-Sépulcre avec l'illogisme total qui caractérise, parfois, les œuvres d'art du Moyen Âge. C'est comme si deux temps, séparés par plusieurs siècles, étaient réunis en une synthèse audacieuse : les trois jours où le Christ était mort et les six siècles au cours desquels le Saint-Sépulcre fut construit et enrichi sous Constantin, détruit, brûlé, pillé, effondré et réparé jusqu'à nos jours où l'un des plus habiles architectes parisiens en est, encore, le responsable.

Des esprits scrupuleux, soit sur le plan historique, soit sur le plan théologique, et les uns et les autres méritent le respect, peuvent être choqués de voir une momie sous l'arcature si caractéristique du monument élevé par les croisés. Peut-être préféreront-ils conclure que les dirigeants de l'ordre avaient décidé d'évoquer l'ensevelissement des pauvres défunts et que ce sont les graveurs qui, progressivement et de coin en coin, ont transformé ce gisant en l'image du Christ. Peut-être, cependant, accepteront-ils, avec d'autres dont la foi se rattache à une tradition orale ininterrompue depuis les temps apostoliques, de croire que c'est la force incoercible qui attire depuis deux mille ans des millions de pèlerins sur ces lieux qui a entraîné cette anachronique image et la justifie. Les chevaliers de Saint-Jean avaient bien, à quelques coudées du Saint-Sépulcre, leur chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, mais leur hospice était presque contre le fameux ensemble, basilique, anastasis, golgotha et crypte de sainte Hélène, et leur présence à Jérusalem ne se justifiait que par les pèlerinages au tombeau du Christ et la protection et la sauvegarde de la vie des pèlerins malades.

En posant le problème soulevé par le sceau des chevaliers de Saint-Jean, en laissant chacun libre de le résoudre à son gré, l'essentiel a été fait. Et il faut renoncer à évoquer l'émotion de la mère de l'empereur assistant à l'extraction des trois croix, le luxe inouï de la construction ordonnée immédiatement par Constantin et l'afflux incessant des visiteurs. Hadrien, empereur

cultivé et homme de goût éclairé pourtant, avait cru se débarrasser du problème posé par le développement du christianisme en érigeant une statue de Jupiter sur le Saint-Sépulcre et une statue de Vénus sur le Golgotha. Il désignait ainsi à la piété des fidèles les emplacements dont la mémoire aurait pu se perdre et en facilitait la redécouverte par Hélène.



D 9878 et 9878 bis - Hospitaliers,
1^{er} type (1356) - 37 mm



D 9880 et 9880 bis - Geoffroy du Donjon,
grand maître (1193) - 35 mm



D 9883 et 9883 bis - Foulques de Villaret,
grand maître (vers 1307-1314) - 37 mm



D 9887 et 9887 bis - Philippe de Villiers,
grand maître (1534) - 35 mm



P 1494 - Simon Le Rat, prieur de l'Hôpital en France (1318) - 15 mm



F 7539 - Jean de Moulignon, précepteur de l'Hôpital (1290) - 24 mm



F 7540 - Guillaume de Boenheim, chevalier de l'Hôpital (1310) - 35 mm



D 6281 et 6281 bis - Guillaume, patriarche de Jérusalem (1137) - 33 mm



D 6282 et 6282 bis - Guillaume, patriarche de Jérusalem (1265) - 55 mm



D 9440 - Prieuré du Saint-Sépulcre
(1240) - 40 mm



D 9531 - Etienne de Montaigu,
prieur du Saint-Sépulcre de Jaligny
(1303) - 50 mm



D 9977 - Hôpital de Thermolin (1507) - 40 mm